

Leurs albums s'appelaient "Keep The Summer Alive" ou "Endless Summer". Toujours et encore. Sur les photos, les garçons de la plage souriaient aux anges, comme si leur carrière était à jamais un long été californien. Leurs fiancées étaient blondes et leurs villas de Venice couvertes de crépi blanc.



STILLS/MICHAEL PUTLAND INTERVISION

L'histoire des Beach Boys, de 66 à aujourd'hui ne fût qu'un long plongeon, un triste "Sunset Boulevard" où ne manquent ni la cocaïne, ni la violence, ni le sang. Ni même Charles Manson. Suite de l'analyse de la "seconde période" des garçons de la plage.

Les Beach Boys auraient bien aimé, depuis toujours, paraître d'avisés et de sereins gourous, symboliser ce new age californien présenté par Timothy Leary et Aldous Huxley. Mais ils se comportèrent en enfants gâtés, en stars toxicomanes. Leur talent, souvent, n'était plus que celui de la cocaïne et leurs frustrations (leur incapacité, par exemple, à écrire des textes, la jalousie permanente, le succès des autres, qu'ils soient hip, psychédélique ou, plus tard, disco) les menaient à des albums vides et opportu-

fantasme hindouiste. Las ! Cette grâce, jamais, ne leur fût rendue. Alors que les Beatles s'imposent comme "leaders culturels", les Boys ne sont absolument plus crédibles. Oubliés. L'explosion de la scène flower power les laisse sur le carreau avec une image de surfers tardés pour teenyboppers. "Heroes And Villains", le testament de Brian est, quasi, un four. Ce qui le blesse au delà de toutes mesures. Peu à peu, il s'enfoncé, il ne se lave plus, ni ne s'habille. Les Boys et le management lui couperont les ponts financiers : aussi il mendie devant sa porte de quoi acheter sa dope, toute dope. Un exil qui durera presque vingt ans. Dont ne le sortira que le docteur Landy, un psychiatre douteux, détesté par l'entourage qui "profitera" de la thérapie pour signer ou cosigner les nouveaux morceaux de Brian. Les Boys, pendant toutes les an-

The Beach Boys

nistes. Des albums de convention et de consensus, préparés dans la fièvre pour couvrir une banqueroute ou profiter d'une mode...

Dans ce désastre surnagent, pourtant, des coups d'éclat. Le talent de l'erratique Brian avait été assez prolifique pendant les bonnes années pour que les chutes de studio (rien que cela!) illuminent les futurs albums. Et le sensible Dennis Wilson, et l'efficace Brian Johnston, en avaient assez vu et vécu dans l'ombre du maître pour avoir acquis le nécessaire savoir faire.

Après "Smile", le rêve détruit de Brian, les Boys se consacrent à la méditation transcendante: ce sont eux, et Mia Farrow, qui introduisirent le Maharashi Maesh Yogi dans le monde du show-business. Ils s'enfoncent, comme tout un chacun, dans l'expérience lysergique et le

nées soixante-dix engageant des musiciens surnuméraires pour combler leurs manques. Ils tournent sans Brian Wilson, succombent à la mode disco, se déchirent dans la presse. Dennis Wilson, l'autre "Hero" des Boys, le sex-symbol du groupe, meurt en 84, noyé. Il laissera la légende d'une sulfureuse rencontre avec Manson et sa famille, qui faillit compromettre les Boys, et un album solo remarquable "Pacific Ocean Blue" qui rendit les frangins fous de jalousie. Brian Wilson, remis à neuf sous toutes apparences, ne jouera probablement plus avec les ex-Garçons de la Plage, qui, eux, perdurent. Bien que soigneusement assommés par vingt cinq ans d'excès et de paranoïa, ils continuent, néanmoins, à sourire sur les photographies. Après "Pet Sounds" et "Good Vibrations", il y avait eu

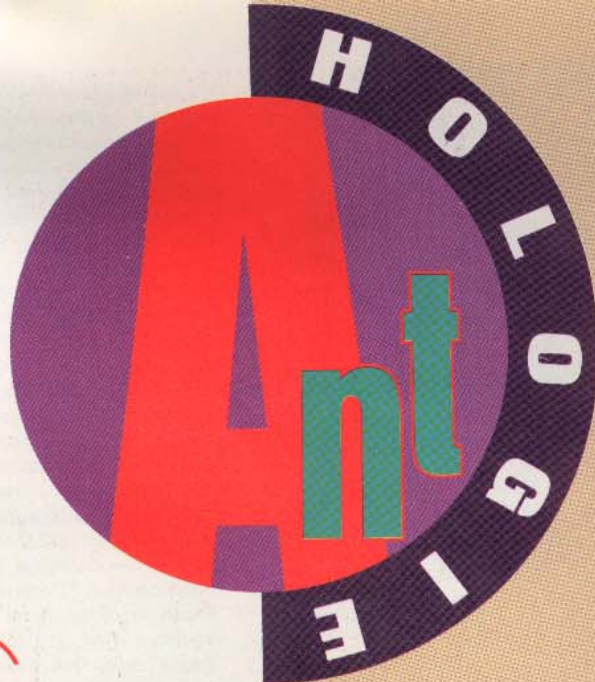
et la sortie du single "Heroes And Villains", le follow up de "Good Vibrations", Brian Wilson renonce à sortir l'impossible album. Celui du "Dumb Angel", son autobiographique chef d'oeuvre. Il rêve d'un album "concerto de klaxons", ou d'un autre avec des effets sonores aquatiques ou, encore, d'un Opera sur l'humour cosmique. En fait, il est paniqué par la concurrence. "Revolver" lui semble intouchable. La campagne de publicité suscitée par Capitol "Brian is a genius" l'intimide. Il se sent hanté par le fantôme de Phil Spector, achète des piles de "Be My Baby". La même semaine, les Beach Boys doivent renoncer à "Smile" et participer au festival de Monterey Pop. En étant absents de la fête, ils se coupent avec la flower generation naissante. En se taisant quand tous



36 68 63 63

Ecoutez les morceaux sélectionnés par Best en composant le 36 68 63 63.

"Smile". L'album chaos. Le chef d'oeuvre mort-né. La légende. Avec Van Dyke Parks et ses textes obscurs, les obsessions symphoniques (choeurs et violoncelles toutes !) de Brian Wilson, l'ombre des Beatles qui plane. Après des mois de séances erratiques (Brian Wilson fait habiller un orchestre symphonique en pompiers pour sa chanson "Fire !")



QUALITE MUSICALE
 ● Secondaire
 ●● Bon
 ●●● Excellent
 ●●●● Chef d'oeuvre
 BEST: recommandé
 QUALITE TECHNIQUE
 ○ Médiocre
 ○○ Convenable
 ○○○ Remarquable
 ○○○○ Tout confort
 BEST: recommandé



SMILE SMILE
 (Capitol/EMI)
 1967

ECO BEST
 ●●●○○



STACK-O-TRACKS
 (Capitol/EMI)
 1967

ECO BEST
 ●●●○○



FRIENDS
 1968

●●●○○



20 / 20
(Capitol/EMI)
1969

ECO BEST
●●●○○○



BEACH BOYS '69 LIVE IN LONDON
(Capitol/EMI)
1969

ECO
●●●○○○



SUNFLOWER
(Sony)
1970

ECO
●●●○○○



CARL AND THE PASSIONS
(Sony)
1972

ECO
●●●○○○



THE BEACH BOYS LOVE YOU
(Sony)
1977

ECO
●●●○○○

les autres parlent vite et fort, ils se laissent enfermer dans leur glorieux passé révolu. Capitol leur impose un album de remplacement, quel qu'il soit. A la place du chef d'oeuvre attendu qui, seul, devait concurrencer ce "Sergent Pepper's" juste issu, les Beach Boys sortent donc un "Smiley's Smile" presque de fortune. Il y a le définitif (mais avorté) "Heroes And Villains". Mais, à la place de l'opus attendu, chacun découvre un disque quasi bâclé, faussement expérimental. Ou chacun des Boys a cru bon de participer quand, auparavant, ils ne faisaient qu'interpréter les oeuvres de Brian. Des morceaux comme "Vegetables", "Earth" ou Wonderful" sont sauvés, certes, des séances de "Smile" mais tronqués comme, d'ailleurs, "Heroes" qui passe de quinze minutes, dans certains mixes de "Smile" aux trois de rigueur.

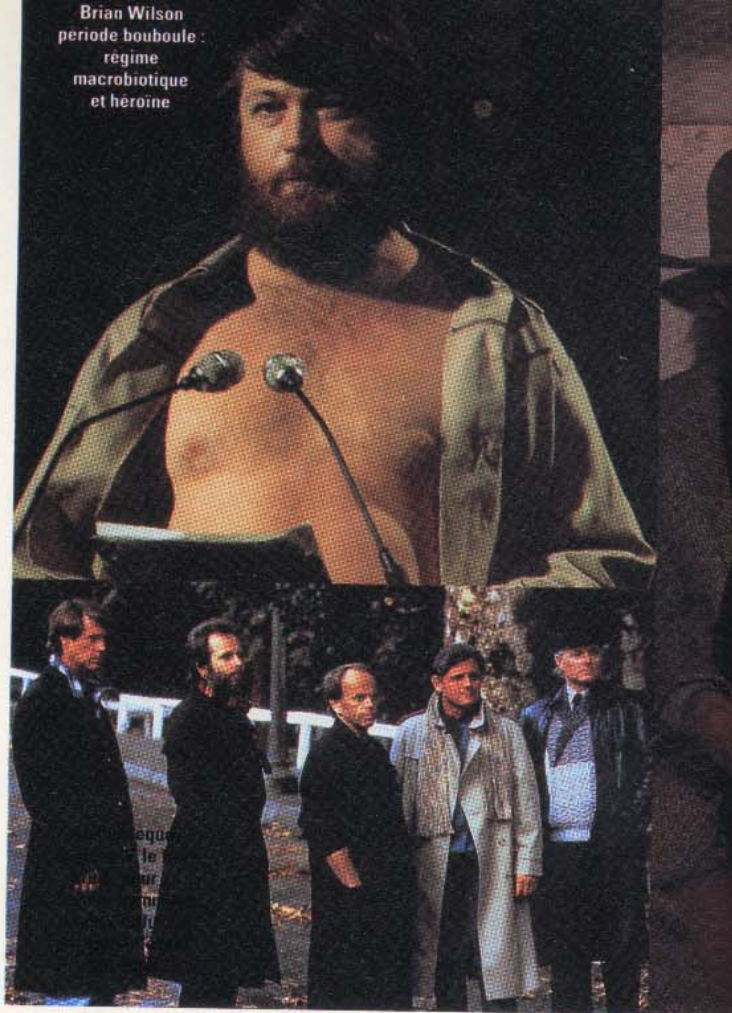
Pour combler le trou de "Smile", Capitol, après "Smiley" avait enchaîné avec une compilation hâtive, des quarante-cinq tours choisis au petit bonheur la chance, ou cet étonnant "The Many Moods of" le disque (instrumental) du PERE de la famille. Un père évidemment abusif, et promoteur à mâchoire de requin, qui, dès le début, maque la famille. Dans la confusion, cette chose, abondamment promue en Europe par l'ancêtre Wilson, brouille les pistes. Certains croient qu'il s'agit là du "Smile" si attendu.

Comme les Stones revenus à leurs racines avec "Beggar's Banquet", les Boys voudront, après les errements, se recentrer. Adoré

par certains fans, "Wild Honey" est pourtant bâclé. Avec des reprises soul faciles et dispensables comme "I Was Made To Love Her". Les coquins et les cousins ont mis la main sur le groupe : Brian Wilson ne travaille plus que dans l'ombre, ses rares éclairs de lucidité aussitôt recyclés, utilisés. Les tournées se multiplient pour couvrir les dettes dans l'indifférence générale. La génération de la contre-culture hip n'a pas besoin du sourire des Beach Boys. Sur leurs affiches, il y a toujours marqué "les Beach Boys, groupe de surf n° 1". "Friends", laid-back, vaguement country, ne se vendra guère.

Dans ce contexte : l'agonie des sixties, un groupe déchiré, "20/20" est un bien curieux album. Relâché d'apparence, ensoleillé et confortable, névrotique et énervé en réalité. Le groupe se débat dans les suites de l'affaire Charles

Brian Wilson
periode boubole :
regime
macrobiotique
et héroïne



Manson, étouffe sous les drogues, le mysticisme et les crises d'identités. Sentant la fin prochaine, Capitol multiplie les Best of et les albums anecdotiques, ratisant les miettes d'un succès qu'il juge passé. Le triomphe de Crosby, Stills, Nash et Young, après celui des Beatles, les indispose : les Boys s'accrochent mais rateront aussi ce coche country. Pourtant la méticulosité de leur production, leur génie pour les chœurs, leur refus de l'électricité bluesy et hurlante : tout les prédestinait. Le contrat avec Capitol s'achève dans l'odeur de pro-

cess et les menaces de banqueroute. Le père, Murry Wilson, est mort, les Beach Boys ont engagé de nouveaux musiciens. L'aube des 70 est un lugubre réveil pour tout un chacun mais surtout pour les Beach Boys. Malgré tout, "Sunflower" a la grâce. Bientôt les Eagles, Loggins et Messina, Three Dog Night et les autres vont imposer au monde l'easy listening, la F.M. A ce jeu, les Boys ont plusieurs longueurs d'avance et un savoir faire impeccable. La Warner sera pourtant déçue : "Sunflower" se vend encore plus mal que les précédents ! Malgré un intitulé qui pourrait faire croire à quelque compilation, "Surf Up" est l'album du retour. La critique rock se fait plus tendre, les Beach Boys arrivent enfin à assumer leur histoire. "Surf's Up" est quelque chose comme du Steely Dan aérien. Un chef d'oeuvre West Coast tenté par le jazz et les premiers moogs mais assis sur l'héritage country. Presque un idéal du genre même si Mike Love a la curieuse idée de reprendre "Riot In Cell Block Number Nine" en l'affublant de "nouveaux" lyrics piètrement écologistes... Il y a (encore !) des chutes de "Smile" et Brian ne se départit guère de son rôle de fantôme de l'Opéra mais c'est leur premier album depuis des lustres à toucher les charts. Les Boys, alors, s'installent dans une F.M vaguement progressiste, développent leurs

REFERENCES

avec l'introuvable "Heroes And Villains", "Would'nt It Be Nice" est la meilleure biographie des Beach Boys disponible sur le marché. Rien n'y est cédé de la trajectoire d'un groupe qui cultiva noirceur et malédiction sous les apparences d'un sourire éternel. Une saga sauvage. Façon drugs, sexe et rock and roll, une plongée dans les seventies comme dans l'inconscient de Brian Wilson.

Le psychédéisme fut vécu comme un véritable traumatisme par le groupe. Brian coule



IN HAWKSON STILLS

"préoccupations" écologiques et bien pensantes tout en menant une vie de patachons vieillissants et ivrognes. Mike Love est le nouveau leader autoproclamé, se répand dans les médias sur les bienfaits de la visualisation positive. Dans le privé, il ne se sépare pas de son flingue et les autres le surprotègent. Dans ce contexte, "Holland", enregistré en Europe, luxueusement quadripophonique, sera un absolu. Un idéal de F.M. californienne. Les Beach Boys, néanmoins, s'enlissent et les ventes ne sont guère à la hauteur.

Pourtant leur compilation "Endless Summer" comme le live "The Beach Boys In

Concert" sont des cartons de hit-parades qui profitent d'une certaine tendance contemporaine à la nostalgie. Cette année 74 est celle de la "décadence", de Bowie-Roxy et de la redécouverte du passé. Les Beach Boys sont évidemment bien loin de tout cela mais en profitent néanmoins. Reclus pathétiques et enturbannés. Quand à Londres, Vicious invente le pogo. En 77, c'est la surprise qu'on attendait plus : douze chansons écrites par Brian Wilson ! "The Beach Boys Love You" est l'album d'une résurrection qui ne fût guère remarquée à l'époque. Même si, derrière, il y a l'ombre (et les crédits d'auteur compositeur) du

Les drogues, l'alcool, le sexe et les querelles fratricides auront raison de l'innocence première de la surf music

Dr Landy, Brian Wilson re-écrit sur les joies de la plage ou sur le patin à roulettes, réinvente d'intemporels classiques doo-wop comme ce "The Night Was So Young". Peut-être un chef d'oeuvre, donc, même si de la maison de disques à l'air du temps, tout un chacun considère la chose comme un pathétique anachronisme.

Les Boys sont passés sur C.B.S et ne trouvent, eux, rien de mieux à faire, qu'à sortir une version disco de douze minutes de leur "Here Come The Night". C'est désormais le succès des Bee Gees qui les travaille... Brian se débat. Landy va et vient. Les Beach Boys font leur tournée de promotion sans lui. Dennis Wilson meurt en 84. Il paraît, cependant, que Brian Wilson va mieux. Les Boys font appel au producteur de Culture Club !

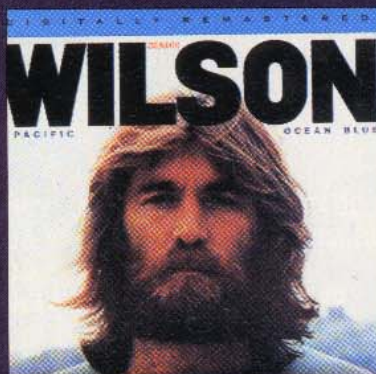
Enfin, à l'orée des nineties, au milieu d'un retour général des vieilles barbes, de Robbie Robertson à John Fogerty, de Clapton à Stevie

Winwood, Brian Wilson sort, enfin, un album solo. Cohérent et fidèle à la tradition. Un chef d'oeuvre pour certains. Pour d'autres, c'est l'ultime manipulation du Dr Landy : ce Brian Wilson, posé et amaigri semble, presque, trop parfait pour être vraiment réel. Comme cette musique qui compile en orfèvre les références du passé. On dirait, quasi, que les sequencers ont élu ce que chacun s'imagine être la musique idéale des sixties pour aujourd'hui. C'est presque marketing, de trop bon goût : un disque pour rock critic et lecteurs de Rolling Stone. ■ Patrick EUDELIN

Dennis Wilson, voluptés océanes.

Alors que les Beach Boys sombrent dans le marasme, que Brian Wilson est, plus que jamais, perdu, le petit frère sort ce "Pacific Ocean Blue". Premier disque assimilé aux Beach Boys à vraiment

cartonner depuis le début de la décennie. D'évidence, les autres sont fous de jalousie, s'enferment, chacun, dans leurs studios privés et préparent une série d'albums solos qui, jamais, ne verront le jour. On est en 73, Dennis Wilson ne s'est que difficilement remis de l'aventure Charles Manson. Le sieur l'a squatté, menacé ; la famille le poursuit, il y a la menace du scandale : si on apprenait que Manson avait télécommandé ce meurtre contre, en fait, Terry Melcher, le producteur des Boys ? Que Brian et Dennis voulaient produire Manson, qu'il y a une chanson de lui qui figure sur 20 20 ? Nouvel amour, Karen Addams, des projets de cinéma : c'est le disque d'une convalescence : luxueusement produit, une country emballé dans les recettes uniques, et bien comprises, de Brian Wilson.



M.I.U. ALBUM

(Sony)
1978

ECO



KEEPIN' THE SUMMER ALIVE

(Sony)
1980

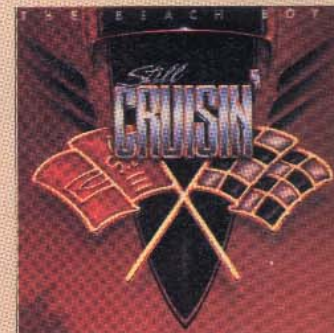
ECO



MADE IN THE USA

(Capitol)
1967/1986

ECO BEST



STILL CRUISIN'

(Sony)
1989

ECO



Gagnez l'intégrale du Back To Compact en écoutant Francis Zéguth sur RTL à 22 h 15. Concours BEST Back To Compact/RTL la semaine précédant la sortie du numéro.